

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, novembre 1895.

On a tant parlé, depuis quelques semaines, dans les journaux de Paris, de l'affaire de Nayve, qu'il n'est peut-être pas sans intérêt d'en causer un peu aujourd'hui ; aujourd'hui que le verdict est rendu.

Huit années ont passé sur ce prétendu crime !

La marquise accusait son mari d'avoir assassiné un fils antérieur à son mariage, et elle jurait avoir eu l'aveu du crime de la bouche même du marquis. L'enquête faite en Italie semblait accablante pour ce dernier ; et déjà l'accusé devait entrevoir le gibet de l'infamie.

Quand, après des écrasants témoignages, elle sortit de la boîte aux témoins avec des yeux féroces, semblable à une implacable statue de la vengeance, le sort du marquis paraissait scellé.

Mais vint un incident qui changea la face des choses et qui fut la première des mines qui éclatèrent à cet étonnant procès. Maître Danet, le célèbre avocat de Paris, lui posa cette question :

—Madame, n'est-il pas vrai que c'est le 16 juin 1894 que vous avez envoyé au parquet la dénonciation contre votre mari ?

Sur sa réponse affirmative, l'illustre défenseur ajouta, en se retournant :

—Permettez, messieurs les jurés, que je vous lise une lettre datée du 1er juillet 1894—quinze jours après la dénonciation !—dans laquelle la marquise, après une effusion d'amour conjugal, embrasse le marquis de tout son cœur !!

Il lut cette lettre, puis d'autres qui toutes faisaient ressortir l'hypocrisie de cette méchante femme, commettant un crime anti-humanitaire.

L'auditoire en vint à avoir pour son mari la sympathie qui s'accrut bien davantage lorsque l'on s'aperçut que cette marquise—quelle odieuse marquise !—avait voulu tromper la cour et les jurés en télégraphiant, en cachette, à une modiste de Nevers d'envoyer à la justice un télégramme disant que le clerc de notaire, qu'elle avait consulté, était mort. Il était bien évident que la marquise ne voulait pas admettre que c'était en collaboration avec un nommé Rosselot, son complice, que la dénonciation envoyée au parquet avait été écrite.

D'ailleurs la dame Jaladan, de Nevers, disait aussi dans sa lettre, au président de la cour, que la marquise n'était allée lui demander le nom d'un notaire que bien après l'arrestation du marquis, et sous prétexte d'un futur divorce ; puis, ajoutait cette brave femme : " je ne veux pas jouer l'indigne rôle que madame de Nayve voudrait me faire jouer dans cette affaire."

Qu'on juge de la stupéfaction générale ! à laquelle succéda une immense indignation contre la dénonciatrice.

Cette sale accusation avait donc été lancée en complicité avec le nommé Rosselot, et cette femme venant demander à la justice la tête du père de ses deux enfants était donc une hypocrite et une menteuse !

Enfin le verdict est prononcé, l'accusatrice couverte de boue et le marquis de Nayve rendu à ses deux fils heureux d'avoir aidé à le sauver.

Pendant les treize mois de prison préventive qu'il a dû subir, sa femme allait le voir, lui apportant des paroles d'espérance,—cruelle ironie !—et le juge d'instruction, qui la savait l'auteur de la dénonciation, assistait impassible à tout cela !!

Aussi maître Danet a fustigé, comme il le méritait, cet acte inhumain.

Ces jours derniers, en feuilletant le *Journal Illustré*, j'y ai vu le portrait de la marquise de Nayve, et j'ai été impressionné en remarquant ses traits, me rappelant ceux ainsi décrits par le maître, André Theuriet : " Défie vous des femmes dont les yeux clairs sont trop brillants, les lèvres trop minces, le nez trop long et le menton trop court. Elles n'ont que des caprices et aucun scrupule. La vie d'un homme n'a pas plus d'importance à leurs yeux que celle d'une fleur. Elles la cueillent, la respirent, la jettent au fumier, et s'en vont le cœur léger."

Je ne puis pas affirmer que ce portrait de femme, fait par l'admirable peintre de la nature, qui est André Theuriet, soit toujours d'une incontestable vérité, mais j'ajouterai qu'il m'a d'autant plus frappé, qu'à part sa parfaite ressemblance avec la figure de la marquise de Nayve, je me souviens avoir connu jadis une femme aux traits semblables et aux sentiments aussi vils.

Cependant, deux fleurs peuvent se ressembler et n'avoir pas le même parfum.

Peut-être mes aimables lectrices me trouveront-ils un peu paradoxal ?

Mais chaque personne étant une vivante énigme, je laisse à chacun d'apprécier, de la manière qui lui sera le plus agréable, mes réflexions sur ce complexe sujet.

* * *

Cet après-midi, à Paris, la pluie et le vent nous fouettent la figure et, à certain moment, sur dix personnes passant sur le boulevard Saint-Germain, vis-à-vis de chez moi, il y a bien huit à neuf parapluies tournés à l'envers, par un caprice de monsieur le vent. Cela me fait penser à cette phrase de Pierre Véron disant : " L'amitié est comme un parapluie qui se retourne dès qu'il fait mauvais temps."

S'il y a aujourd'hui dans Paris autant d'amitiés renversées qu'il y a de parapluies, c'est à dégoûter des affections humaines !

Raoul Bressan

OU CONDUIT LE SUICIDE

—Ma fille ! vous voulez ma fille, mais songez donc, jeune homme, que si ma fille est assez folle pour vous aimer et assez riche pour vous faire vivre, elle ne pourrait pas décentement payer les frais de vos funérailles, si vous aviez l'heureuse idée de mourir avant le mariage. Car, il faut tout prévoir—c'est d'ailleurs dans mes habitudes de banquier—il faut tout prévoir, et vous n'avez pas même cent dollars pour sortir convenablement de ce monde. Si encore vous aviez cent dollars... Vous comprenez, jeune homme, vous comprenez.

Et le jeune homme, qui n'était autre que Cyprien, le célèbre bohème du village de X..., prit en maugréant congé de maître Bourgeonnault, notaire-banquier.

—Mauvaise affaire, mauvaise affaire, se disait-il. Quelle mouche pique donc le bonhomme pour croire un instant que je pourrais mourir à la veille d'être le possesseur d'une fille charmante et d'une jolie fortune ! Si s'inquiète de mes funérailles. Après tout, il a peut-être raison. Ce ne serait pas très flatteur pour lui de voir son défunt futur gendre conduit en terre par la charité publique. Il se contenterait de cent dollars, mais où les prendre ? Mon gousset crie famine et mon crédit est épuisé partout. Il y a bien mon ami Richard qui prétend m'être dévoué à la vie, à la mort, mais, quoiqu'il soit très riche, il n'a

jamais voulu me prêter un sou, sous prétexte qu'il ne veut me donner aucune occasion de débauche. Mais lui, il est toujours ivre comme un Polonais. Rien à espérer de ce côté là. Allons, puisque l'affaire est sortie du sac et que mon mariage est manqué, je vais tâcher d'oublier ma déveine en montant une " scie " à ce Richard de malheur.

Le soir même, Cyprien écrivait la lettre suivante :

Mon bon Richard,

Quand tu recevras cette lettre, demain à dix heures, ton ami Cyprien ne sera plus de ce monde, ou du moins sera à la veille d'en sortir. Il me faut prendre la porte du suicide, car je n'ai pas la patience de suivre la filière ordinaire des maladies ou des accidents. J'aurai aussi recours au revolver car, comme toi, j'ai horreur de l'eau, et un brasier ardent m'inspire de l'effroi. Le suicide, cependant, blesse bien des susceptibilités, et certaines gens bien intentionnés qualifient cet acte extrême de déshonorant.

Or, mon village est peuplé de gens bien intentionnés. Il faut donc faire croire à un meurtre. Un meurtre ! cela inspire une tendre pitié pour la victime, cela pose un homme. Mais pour donner le change, il me faut ton concours. Tu ne me refuseras pas le service de venir enlever le revolver qui sera près de moi et de le jeter dans le lac, et le tour sera joué.

Quand le train entrera en gare, demain à 11 heures, je presserai la détente et tout sera fini. Tu trouveras mon cadavre dans le petit bosquet qui avoisine son jardin, car je veux mourir près d'Elle.

A propos, tu ne la connais pas, Elle, et tu ne sais pas pourquoi je me tue. C'est la faute de Lucienne, une jolie brune que j'adore, ou plutôt de son père qui ne veut pas me donner sa fille. Il prétend que, advenant ma mort avant le mariage, je ne laisserais pas 100 dollars pour payer le coût de mes funérailles. Voilà la *héc*. Or, comme il m'est impossible de vivre sans Lucienne et plus impossible encore de végéter plus longtemps sans le trésor, je quitte ce monde où je n'ai eu que des déboires.

Allons, je m'attendris et il faut du sang-froid. Ne va pas me décourager au moins ; l'existence me pèse trop, demain j'aurai changé de forme. Exécute fidèlement mes dernières volontés... Adieu, mon bon Richard, adieu.

Ton ami,

CYPRIEN C.

—Me prendrais-je au sérieux, se dit Cyprien, en jetant sa lettre à la poste, ce serait drôle. J'aime bien Lucienne, mais l'existence m'est encore plus agréable. Pour compléter la farce, que vais-je faire ? Un mannequin qui simulera mon cadavre, non, c'est un peu vieux. Allons, le premier animal venu, je le conduis dans le bosquet et je l'abats sans façon...

Et le premier animal venu fut un veau, que la balle de Cyprien coucha sans façon dans l'herbe fleurie. Le bohème posa près de lui son revolver et s'éloigna en chantonnant.

Le lendemain, grâce à son caractère léger et inconscient, Cyprien avait complètement oublié et la *scie* et le veau, mais la lettre avait fait son chemin et produisait un effet attendrissant sur l'ami Richard. Pour contenir son émotion, il avalait petit verre sur petit verre et accompagnait chaque phrase de réflexions touchantes.

— Il va mourir, mon Cyprien, c'est bien cela ; il a pensé à moi avant de partir, c'est encore bien. L'amour, ça tue, ça blesse, ça fracasse. Il nous faut tous mourir. Richard, mon ami, tu mourras un jour comme ton ami Cyprien et, comme lui, tu seras assassiné et tu auras des funérailles splendides. Car il aura des funérailles splendides, l'ami Cyprien, je ne dis que ça. Bon garçon, trop bon garçon. Il avait un défaut, un seul, mais un laid. Il aimait le petit verre et ne suivait pas mes sages conseils. Il meurt : un homme vient au monde pour supporter le poids de l'existence, mais s'il trouve ce poids trop lourd il renonce à l'existence. C'est bien cela !

Et après cette sentence qu'il croyait absolument philosophique, Richard fit ses préparatifs